L'ENGOUEMENT DES LANGUES HEUREUSES MENT

ANGÈLE COLAS

Promotion I – Bachelor théâtre

MANUFACTURE
MARS 2018

| I m p o s t u r e |

I M P O S T U R E n. f. Action, procédé de quelqu'un qui cherche à tromper par de fausses apparences ou des affirmations mensongères, notamm. en usurpant une qualité, un titre, une identité, ou en présentant une œuvre pour ce qu'elle n'est pas. *Dénoncer les impostures d'un escroc*.
Le Petit Larousse

Pour moi la figure de l'imposteur est fascinante. Arriver à faire croire aux autres qu'on est quelqu'un d'autre, je trouve que c'est impressionnant. Il faut un sacré courage pour tromper quelqu'un, et encore plus de courage pour faire durer le mensonge. Et c'est là que je trouve cette idée d'en imposer encore plus intéressante. Dans la durée. C'est cette question de la durée qui m'intrigue autant dans un mensonge. Car, pour ma part, c'est vrai, il m'est arrivé de ressentir un plaisir à mentir, à inventer quelque chose. Mais seulement quand je me rends compte que ma fiction a de l'emprise sur l'autre: qu'elle marche. Je pense que là où mon plaisir trouve son fondement, c'est dans l'instant où la mascarade se dénoue et où l'autre découvre mon mensonge. Il a compris, et c'est clair pour nous deux, il s'est fait embobiné. J'ai réussi. Et c'est dans cette révélation que je suis victorieuse. J'ai réussi à faire croire quelque chose qui était faux, et c'est seulement en admettant la vérité que je peux prouver ma réussite. Mais par contre, si cette vérité n'est jamais avouée, l'enjeu est pour moi différent. Il se place ailleurs : non plus dans ce malin et simple plaisir de l'exploit, mais dans quelque chose de plus trouble qui m'échappe et qui m'intrigue.

| J e a n – C l a u d e R o m a n d / J o u e r l a c o m é d i e, m a i s p o u r q u i ? |

Pendant plus de dix-huit ans, Jean-Claude Romand a fait croire à sa famille et à ses proches qu'il était médecin à l'OMS. Une phrase, formulée à son sujet, retient mon attention :

« Un mensonge, normalement, sert à recouvrir une vérité, quelque chose de honteux peut-être mais de réel. Le sien ne recouvrait rien. Sous le faux docteur Romand il n'y avait pas de vrai Jean-Claude Romand. »

C'est vrai : si un mensonge ne trouve pas son intérêt, comme en ce qui me concerne, dans le plaisir d'être ensuite révélé, ou dans l'intérêt plus logique de tout simplement cacher une vérité : à quoi sert-il ? Pourquoi mentir, d'autant plus lorsqu'il s'agit de mentir sur sa propre identité, quand aucune raison ne pousse à le faire ? Est-ce qu'on peut mentir « pour rien » ?
Je ne saurais pas parler de Jean-Claude Romand autrement qu'en parlant de son imposture. Pour moi, ce qui définit et donne son identité à cet homme est justement le fait qu'il se soit créé une fausse identité. Car sa « véritable » identité, je ne la connais pas. Elle n'existe pas à mes yeux.
Jean-Claude Romand, d'après ce qui est dit de lui, a bel et bien commencé des études de médecine, était même un élève brillant, mais aurait arrêté ses études sans aucune raison apparente. Pour finalement poursuivre sa carrière dans une chimère qui durera presque toute sa vie, à coup de mensonges assurés par une organisation parfaite de sa fausse vie. Car derrière cette imposture, c'est certainement toute une organisation qui se cache, si habile qu'elle en devient presque effrayante, pour arriver à maintenir dans un mensonge si gros sa propre femme, ses propres enfants, pendant

autant d'années.
Au commencement, Jean-Claude Romand se rendait réellement sur son soit-disant lieu de travail. Il y restait durant les heures correspondant à celles d'une journée d'employé de l'OMS, se baladait dans l'enceinte, récupérait tous les prospectus qu'il pouvait trouver portant l'en-tête de l'établissement, envoyait son courrier depuis la poste de l'OMS, retirait son argent à la banque de l'OMS, et s'était même attribué un bureau de l'OMS, dans lequel il avait eu l'occasion d'entrer et qu'il visitait dès que la voie était libre. Puis petit à petit, Jean-Claude Romand se permettait un peu plus de liberté, pour aller lire dans des cafés (en faisant toujours bien attention d'en changer régulièrement), flâner dans les rues, ou encore se balader en forêt. Lorsqu'un voyage d'affaire était prévu, il le passait pendant plusieurs jours dans une chambre d'hôtel, à se renseigner dans un guide touristique sur le pays dans lequel il était censé être, et pour avoir à raconter des choses à sa famille au moment de son retour. Ce dernier tourne un jour au cauchemar : Jean-Claude Romand met le feu à sa maison et tue sa femme et ses enfants. Incarcéré, il se tourne vers la religion et trouve sa liberté, après vingts ans de mensonges, dans la vérité prônée par le Christ. Mais un rapport établi par des psychiatres conclut, à son sujet :

« Il lui sera à tout jamais impossible d'être perçu comme authentique et lui-même a peur de ne jamais savoir s'il l'est. Avant on croyait tout ce qu'il disait, maintenant on ne croit plus rien et lui-même ne sait que croire, car il n'a pas accès à sa propre vérité. »
Emmanuel Carrère, *L'adversaire.*

|Le comédien / Faire de soi un personnage|

Et en parlant de cette démarche, celle de Romand, je pense forcément au théâtre. Au comédien. Car le comédien n'est-il pas un imposteur par définition – disons dans sa définition la plus grossière - sachant qu'il est censé jouer un autre que lui-même, son personnage ? Quand je pense à toute cette logique agencée par Romand, je ne peux pas m'empêcher de penser au travail de l'Actor Studio, par exemple. Se fournir autant d'indications précises concernant l'identité qu'on veut se créer, c'est pour moi digne du comédien qui va chercher par exemple une démarche, une façon de parler chez un autre pour créer son personnage. Je me dis même que la limite est fine entre certains comédiens qui poussent très loin ce procédé, et le réel imposteur, le vrai. Je me dis aussi que c'est étrange de ma part d'avoir utilisé le mot « vrai » pour parler de l'imposteur.

Au cours du stage de cinéma que nous a donné Ursula Meier à la Manufacture, un de ses comédiens, Kacey Mottet Klein, est venu échanger avec nous sur la façon dont il concevait le métier d'acteur. Il nous raconte, entre autre, l'épisode de sa vie où il passait ses journées en tenue de policier, se faisant passer pour tel aux yeux de n'importe quel inconnu qu'il croisait dans la rue, jouant ce rôle « pour de vrai » parce qu'il avait à le jouer dans un film. On nous raconte aussi comment, le temps entier d'un tournage, Olivier Gourmet s'est acharné à ne pas adresser une seule fois la parole à un enfant qu'il était censé détester dans le film.

Un jour, un ami me dit : « il doit être plus difficile pour un comédien d'être imposteur (car le fait même qu'il l'est est établi, tout le monde sait qu'il joue), que pour un imposteur de l'être dans la vraie vie (où tu n'es pas censé mentir) ».

|«Soyez fous, soyez vous»|

« J'ai cherché en moi mon propre modèle. Pour ce qui est de l'imiter, je m'en suis remis à la dialectique de l'indolence. Il est tellement plus agréable de ne pas *se* réussir ! »
Cioran, *Syllogismes de l'amertume*.

J'ai remarqué que dans la vie, on nous exhorte souvent à être nous-même. C'est mieux. Dernièrement, j'allais prendre un train, et, alors que je montais les escaliers pour regagner le quai se dresse au-dessus de moi une énorme pancarte publicitaire pour la nouvelle voiture Wolkswagen. D'énormes lettres rouges affichent son slogan :

« Soyez vous-même, ça vous fera des vacances ».

Et avec en prime comme sous-titre :

« Nouveau T-Roc.
Il est temps d'être vous-même. »

Et nombreuses sont les publicités qui appellent à l'anticonformisme. Qui sait, peut-être que si tout le monde portait la même marque, alors la réelle identité de chacun apparaîtrait de façon plus frappante...

« Soyez fous, soyez vous »
«N'imitez pas, innovez»
« Venez comme vous êtes »
« Think different »
« Sois bien, sois mal, sois toi »
etc.

« Tout le monde connaît l'histoire du caméléon de bonne volonté. On le mit sur un tapis vert, et il devint vert. On le mit sur un tapis rouge, et il devint rouge. On le mit sur un tapis blanc et il devint blanc. Jaune, et il devint jaune. On le plaça alors sur un tapis écossais et le pauvre caméléon éclata. »
Romain Gary, *La Promesse de l'aube*

Au théâtre aussi on nous demande souvent d'être nous-même. Mais là c'est différent. On parle souvent de partir de soi, de donner de soi, d'être vrai. Parce que c'est ça que les gens viennent voir sur un plateau de théâtre. Des gens vrais. Pourquoi ? Peut-être parce que ça manque, en dehors d'une salle de spectacle. Paradoxe.

|De l'incrédulité maladive|

Car j'ai souvent, en tout cas de plus en plus au cours de ces dernières années, la sensation d'être trompée. Qu'on me ment. Mon incapacité à croire se répand chez moi comme une maladie tenace et j'ai trop souvent l'impression de me « faire entuber ». Si je vois le label biologique sur un produit dans un supermarché, je ne peux pas m'empêcher de penser : « menteurs ! », jusqu'à ce que j'entre dans une épicerie spécialisée dans les produits biologiques, où, même là je ressens en moi le petit pincement de l'incrédulité. Ma méfiance se répand jusque dans les cafés, comme celui où je suis allée la dernière fois avec des amis, et dont la serveuse insistait pour nous faire régler le montant inscrit sur un ticket qui trainait sur notre table, ticket sur lequel, malheureusement pour elle et heureusement pour nous, l'heure inscrite était là comme une preuve qu'il n'avait aucun lien avec nous. Un autre exemple qui me fait beaucoup rire est celui du coiffeur (chez qui j'ai décidé de ne plus mettre les pieds). Ma dernière expérience remonte à un certains nombre d'années. Après m'avoir fait une coupe qui n'était en rien différente de celle que j'avais en entrant (à part l'inversion du côté de la raie), la coiffeuse, en touchant les pointes de mes cheveux, me pose la question tant attendue : est-ce que je fais des masques ? Je marmonne, oui, ça m'arrive. Quels types de masques ? Peu importe, ceux qu'on trouve dans les supermarchés. Ah oui parce que vous devriez peut-être

essayer... Elle interrompt sa phrase le temps d'aller chercher un linge et de me laisser exulter à l'idée d'entendre la fin de sa recommandation. Puis elle reprend : les masques de chez Frank Provost ! Mais oui, j'aurais dû y penser, ceux de la marque de l'enseigne dans laquelle je me trouve, bien sûr ! Après quoi elle essaye comme il se doit de me vendre les fameux produits de l'enseigne, proposition à laquelle je réponds gentiment par la négative. Et quand je repense à toutes mes expériences de coiffeurs, je constate qu'elles se terminent toutes par cette démarche éternellement renouvelée : la tentative souriante mais contraignante de vente dont on sait qu'elle est inhérente à la fonction de son vendeur, et la réponse toute aussi souriante. Non merci.
Mais là où mon incrédulité atteint sans doute son niveau le plus élevé, c'est en ce qui concerne la politique. Je ne suis même plus capable d'écouter un seul discours prononcé par un politicien.

|Et tous les patients se tordaient de rire ...|

Dans *Le Discours du président*, Olivers Sacks évoque la situation étonnante d'un discours incompris par un auditoire hilare de patients aphasiques. Ces derniers sont incapables de saisir le sens des mots en eux-mêmes, et ont donc besoin de la tonalité naturelle, des expressions qui y sont rattachées pour comprendre un énoncé. *« L'ordre normal des choses est inversé »,* le langage, propre à notre espèce, ne suffit pas à des patients aphasiques, qui sont contraints de chercher la vérité du langage ailleurs : dans *« l'expression qui accompagne les mots, cette expressivité totale, spontanée, involontaire, qui ne peut jamais être simulée ou truquée, comme les mots peuvent l'être trop facilement… »* Cependant, confrontés à un discours artificiel car construit principalement sur une expression exagérée dans la tonalité comme celui du président, ce « *vieux charmeur, l'Acteur, avec sa rhétorique, ses comédies, sa séduction à coup d'émotions* », et ne pouvant se rattacher à aucun mot, les patients ne pouvaient saisir dans ce discours que sa « théâtralité exagérée» qui, privée de tout sens, ne devenait pour eux qu'un discours burlesque.

Oliver Sacks en déduit qu'il est impossible de mentir à un aphasique : « *il ne peut pas saisir vos mots, donc il ne peut pas être trompé par eux ».*

L'exemple d'une autre patiente présente dans la salle nous est donné. Celle-ci, à l'inverse des aphasiques, est atteinte d'agnosie tonale : elle est incapable de percevoir aucune expressivité chez l'orateur, mais ne peut se rattacher qu'aux mots seuls. De la même manière, par sa sensibilité aiguisée face à l'utilisation de la langue, le discours lui échappe. *« Il n'est pas convaincant, disait-elle. Sa prose n'est pas bonne. Il n'utilise pas correctement les mots. Ou bien il a quelque chose à cacher. »*

Ainsi, « *l'usage trompeur des mots se trouvait si astucieusement uni à un ton de voix trompeur que seul celui dont le cerveau était lésé pouvait échapper à la supercherie.* », et seuls les gens « normaux » étaient capables d'entendre le discours emprunté du président, sans doute « *soutenus par notre désir d'être dupés* », comme le résout Oliver Sacks.

|- x - = +|

Je reviens à cette théorie du théâtre comme révélateur de vérité. Si en mathématiques, moins par moins donne plus, cette règle pourrait s'appliquer au théâtre. Prenons le cas d'Hamlet. Le fantôme de son père vient lui souffler qu'il a été assassiné par son propre frère, l'oncle d'Hamlet, le nouveau roi du Danemark. Hamlet, désillusionné par tout ce qui l'entoure, et suspectant la fausseté de son oncle après cette révélation, ne voit plus que des apparats autour de lui et voudrait accéder à l'essence des êtres. Il monte une pièce de théâtre, dans laquelle il met en scène le meurtre de son père par son oncle, et invite ce dernier à assister à la présentation, afin d'observer sa réaction et de le percer à jour. Si la réalité est « fausse » (contenant des gens « faux », des menteurs), le théâtre (faux également parce qu'artifice) singe cette réalité, et l'opposé de l'opposé redonne la valeur de départ. Le faux par le faux (le moins par le moins) produirait du vrai (du positif).

Je pense que ma fascination pour l'imposture est liée à la notion de vérité. Car finalement, si j'applique la règle du théâtre comme étant du faux qui révèle du vrai au cas même de l'imposteur, peut-être que ce dernier est réellement un révélateur insoupçonné.

|Rocancourt:«La réalité elle est là».|

Christophe Rocancourt, imposteur par excellence, évoque lui-même dans le cadre d'une interview menée par Thierry Ardisson, la notion de vérité. On lui parle de son amour pour Nietzsche, ce à quoi il répond :

«Nietzsche il avait une vraie vérité, une vraie démarche, il était peut-être incompris il était peut-être torturé, je pense que c'est en sa démarche qu'il était vrai. »

Etonnant d'entendre parler de «vraie vérité » de la part d'un homme qui s'est fait passer à tour de rôle pour un étudiant de l'ENA, un boxeur, un ancien pilote de Formule 1, un héritier de la famille Rockefeller ou même pour le fils d'une comtesse française, dans le but d'arnaquer tout un tas de personnalités. Mais attention, seulement des gens riches, car « quelqu'un qui est foncièrement honnête, on peut pas lui prendre de l'argent. »
Immergé dans le luxe (villa, palace de Los Angeles et soirées mondaines) grâce à ses malversations, celles-ci le réduisent également à des poursuites policières le soumettant régulièrement à la fuite. Une vie agitée, digne de celle d'un super héros. Car même si Christophe Rocancourt est un escroc, quand je lis des choses sur lui, sur sa vie, je ne peux pas m'empêcher de l'envisager comme le personnage principal d'une grande épopée. A commencer par son histoire, celle d'avant son imposture. Tout ce qui est dit sur lui est une accumulation de tragédies, laissant presque le doute sur la véracité de sa biographie. D'ailleurs, je ne sais toujours pas si ce que je lis sur lui est vrai ou non. Il vit dans une caravane, ses parents n'ont pas d'argent pour louer une maison, sa naissance n'est pas désirée, sa mère se prostitue, elle part en refermant la porte sur lui qui tente de la rattraper, lui sectionnant un doigt, il est envoyé chez son grand-père qui lui apprend à braconner, il est viré de l'école faute d'avoir des chaussures aux pieds, passe par l'orphelinat, se retrouve dans la rue... Puis atterrit aux Etats-Unis où l'aventure continue, et où celle de l'escroquerie commence par l'apprentissage de l'anglais grâce à la lecture de deux Bibles : l'une en français, l'autre en Anglais.

« Dieu a eu beaucoup de compassion à mon égard, je le remercie. On règlera nos comptes plus tard ».

Je continue à lire la suite de ses aventures, et je remarque honteusement un sourire sur mes lèvres. Pourtant, il n'y a pas de quoi. Mais je ne peux pas m'en empêcher, je le trouve drôle. Il me fait rire, et c'est comme si je prenais un malin plaisir à lire les exploits que sont pour moi ses outrages.

Je le trouve fort. Peut-être parce qu'il assume de faire des choses que secrètement, dans mon fort intérieur, je trouve admirables. Je reviens à cette fascination que je ressens envers les imposteurs, et je me dis qu'elle est mêlée à une sorte d'admiration. Car pour moi, il y a quelque chose de l'ordre du génie chez l'imposteur. Il se place au-dessus des autres par la puissance de l'impertinence que ses actes engagent à assumer. Par la nécessité de créativité et d'habileté dans laquelle ses choix le poussent. Et aussi par l'assurance qu'il parait avoir, et qui lui donne une sorte de « science infuse ».

On dirait qu'en abusant de la vérité, il détient une autre vérité, à laquelle le commun des mortels n'a pas accès : comme quelque chose qu'on nous cache, par quoi on est trompé, tandis que lui à l'inverse est l'exploiteur de cette chose elle-même.
Et j'ai l'impression que mon admiration envers les imposteurs vient de là : du plaisir que j'éprouve à me dire qu'ils ne sont pas dupes, et que là où moi je me fais avoir, là où j'aimerais pouvoir me révolter, eux triomphent.

F O U R V O Y E R v. t (de *fors*, hors de, et *voie*). **1.** *Litt*. Égarer, détourner du chemin. *Notre prétendu guide nous a complètement fourvoyés*. **2**. Induire en erreur. ◊ **SE FOURVOYER** v.pr. **1**. S'égarer, faire fausse route. **2**. Se tromper complètement.

Et si c'étaient eux, les imposteurs, qui avaient raison ? Et si c'était nous, les gens « normaux », qui nous trompions ?

« Toujours le même renversement : ce que le monde tient pour « objectif », je le tiens, moi, pour factice, et ce qu'il tient pour folie, illusion, erreur, je le tiens, moi, pour vérité. C'est au plus profond du leurre que vient se loger bizarrement la sensation de vérité. Le leurre se dépouille de son décor, il devient si pur que, tel un métal primitif , rien ne peut plus l'altérer : le voilà indestructible. »
Roland Barthes, *Fragments d'un discours amoureux*

| L' i m p o s t e u r o r i g i n e l |

Dans *Le Sentiment d'imposture*, Belinda Cannone distingue deux sortes d'impostures :

« L'imposteur (le vrai) étant celui qui se donne pour quelqu'un qu'il sait n'être pas, qui en impose, et l'*imposteur* souffrant d'être pris pour celui qu'il croit n'être pas. »

Il y aurait donc une autre sorte d'imposteur. L'imposteur originel, celui qui ressent constamment la nécessité de se justifier et qui remet en cause sa légitimité d'être au monde, ce monde qui nous prescrit régulièrement l'ordonnance d'être nous-même, tout en répondant à des cases préétablies. Paradoxe du sentiment de soi, trop considérable pour s'épanouir dans de telles conditions :

« Pour ceux-là, cette posture inaugurale, être debout sur la terre, ne va pas de soi. Mystère de ce qui a sans doute été retiré à la naissance, l'amour qui seul peut nous donner à croire que nous sommes attendu, désiré. Nous sommes d'abord justifié par le ravissement des tout premiers qui se penchèrent sur notre berceau, nous signifiant : « Existe, ta vie est nécessaire à notre bonheur. » Croyance première qui assure notre pas. D'autres sortes d'embûches se présenteront (et peut-être d'autres raisons de nous sentir *imposteur*), mais nous resterons verticaux.
La plupart du temps, autrui semble penser que nous occupons légitimement notre place, mais dans le secret de notre chimère, nous ne croyons pas à cette légitimité, nous pensons qu'autrui s'est trompé et nous tremblons d'être découvert.
Avec le temps, t'est venu le soupçon que le monde était fait de tant de cases, si bien quadrillé, organisé, dessiné à l'avance, mais souvent cases si complexes, et donc floues, qu'il était inévitable que le sentiment de soi, nécessairement vague comparé à la rigidité des cases, n'y corresponde pas.
Aujourd'hui, l'*imposteur* de l'existence traverse la rue, pressé par un rendez-vous urgent. Il court, s'inquiète d'être en retard, le voici devant la chaussée, le passage pour piéton se trouve trente mètres en amont, tant pis, j'y vais, trop urgent, il traverse et rejoint l'autre rive... Mais quelle est soudain cette petit écharde dans le cœur ? Oh... c'est la tentation d'aller se dénoncer tout de suite, au premier poste de police.
Kafka raconte comment, une des rarissimes fois où il demanda l'autorisation de s'absenter du bureau pour une journée, lui, l'excellent employé, juste pour une journée, il joignit à sa demande la radio de ses poumons malades. Et tu connais quelqu'un qui écrivit aux impôts pour leur signaler que, une année, ils s'étaient trompés, à la baisse, sur le montant dû.
Ce terrible besoin de n'être pas en faute – en plus. »
Belinda Canone, *Le Sentiment d'imposture.*

|Ce qui suspend les évidences|

J'ai fais la constatation, en ce qui me concerne, qu'à chaque fois qu'une voiture de police passe devant moi, je ressens l'étrange impression d'être suspecte. Alors que je n'ai aucune raison de l'être ? D'où vient ce syndrome quand aucun de mes actes - en tout cas en ce qui concerne la police – n'ont de quoi être blâmés ? Peut-être de repentirs obscurs qui se dissimulent dans le fond de mon âme, et que j'aurais besoin de confesser ?

J'ai également remarqué que le fait de me sentir suspecte me procure du plaisir. C'est un moteur qui m'intéresse en terme de jeu : comment se rendre suspect. Je me suis déjà essayée à ce jeu à plusieurs reprises. Parfois, j'entre dans une boutique, le visage à moitié recouvert par ma capuche, j'y rôde un certain temps – le temps qu'il me paraît nécessaire pour que l'opération fonctionne - jette des coups d'oeil furtifs et évidents aux caissiers, aux éventuelles caméras de sécurité, puis sors sans rien avoir acheté. Dans la rue, je marmonne seule en cherchant le regard de personnes susceptibles de s'intéresser à mon cas. J'essaie de reproduire l'agréable sensation que je ressens lorsque pour apprendre un texte je m'entraine à le dire dans la rue, et que je remarque le regard interloqué que certains passants portent sur moi. Quand j'attends un métro, je fixe la caméra installée au-dessus du quai, en adoptant un air « louche », excitée à l'idée que peut-être, à ce moment précis, quelqu'un me voit derrière son écran et se questionne sur mon identité. Une fois dans le métro, je m'exerce à une anomalie dans le regard que j'essaye de tenir le plus longtemps possible sur la personne assise en face de moi. (Exercice trop difficile pour moi dont Marco Berettini nous racontait avoir fait l'expérience : filmer le moment où tu regardes le plus longtemps possible quelqu'un que tu ne connais pas dans les yeux, et voir jusqu'où ça peut aller). Une façon de suspendre les évidences, certainement, de tromper un entourage à qui cela importe sûrement peu, et d'être moi-même, pour quelques minutes, un de ces cas face auxquels on ne saurait établir de certitude trop bien fondée.

|Le comble du manque|

Nous autres, les imposteurs originels, nous nous sentons illégitimes. Tandis que les imposteurs tel qu'on les connait, se placent eu-même dans l'illégitimité. Mais de quelle illégitimité parle-t-on, car fondamentalement, en quoi serait-ce une faute de se faire passer pour un autre quand on ressent comme un faute le fait d'être soi-même ? Et si les imposteurs étaient plus légitimes que nous ? Leur identité résulte d'un choix autonome: ils se fournissent, de leur propre volonté, une raison d'être que nous peinons à retrouver.

> « Nous avons tous et chacun une biographie, un récit intérieur - dont la continuité, le sens, constituent notre vie. On peut dire que chacun de nous construit et vit un « récit », et que ce récit *est* nous-même, qu'il est notre identité.
> Pour être nous-même, nous devons avoir une biographie - la posséder, en reprendre possession s'il le faut. Nous devons nous « rassembler », rassembler notre drame intérieur, notre histoire intime. Un homme a besoin de ce récit intérieur continu pour conserver son identité, le soi qui le constitue. »
> Oliver Sacks, *L'Homme qui prenait sa femme pour un chapeau.*

William Thompson est un autre patient d'Oliver Sacks, atteint d'un trouble de mémoire : ce qu'il vit est oublié après seulement quelques secondes. Sa maladie l'empêche de se constituer son propre récit intérieur, et pour échapper à la ruine à laquelle il est contraint, il s'invente constamment de nouvelles identités.

> « On aurait dit qu'il était allé partout, qu'il avait tout fait, rencontré tout le monde. J'avais du mal à croire qu'on puisse faire tant de choses en une seule vie »,

témoigne un chauffeur de taxi. William Thompson s'était présenté à lui comme révérend et, à l'image de l'imposteur, du comédien et même du génie, il lui avait raconté le long d'une journée entière tout un tas d'aventures qu'il affirmait êtres les siennes.

Mais chez William Thompson, la mythomanie est nécessaire à la survie, découlant d'une réelle maladie, car s'il usurpe une identité qui ne lui appartient pas, c'est faute d'en avoir une à lui.

| L' i n d é c e n c e d e s e t r o m p e r |

Il n'y a pas très longtemps, je suis allée chez mon ophtalmologue, car le niveau de ma vue s'était dégradé. D'un geste de la main, elle me fait signe d'entrer dans son bureau. J'entre et m'assois naturellement sur le premier fauteuil que je rencontre. Le docteur entre à son tour, et d'un air étonné s'exclame : « Ah non ! Pas ici ! ». Également surprise, je me rends compte de mon erreur. Je m'étais confortablement installée dans son beau fauteuil de cuir noir, face à son bureau et à toutes ses affaires étalées dessus. Je m'excuse, expliquant qu'ayant retiré mes lentilles de contact avant de venir pour l'analyse, je ne vois pas grand chose.

Comment juger de ce qui est vrai ou non ? A quel point peut-on croire monsieur Thompson quand il raconte une histoire, aussi bien que n'importe quel imposteur ? Qui nous dit que le malade n'est pas un imposteur, ou à l'inverse, que l'imposteur n'est pas malade ? Il est presque impossible, d'un point de vue extérieur, d'évaluer le degré de vérité chez quelqu'un.

En revoyant après quelques années une vidéo d'un homme qui parle et qui m'avait déjà beaucoup intrigué à la première vision, on m'informa que l'homme en question était atteint du syndrome de Wernicke. Je notai l'information, mais il m'a été par la suite impossible de faire le lien entre ce syndrome et le trouble apparent qui se manifestait chez cet homme. Eddy Malou. Un homme qui aborde, par loghorrées, autant de sujets complexes tel que la congo-lexicomatisation des lois du marché. Et décoré d'un certain Prix Nobel de politique pour ses écrits sur les quatre carrés fous du fromage d'après une certaine désencyclopédie.
Prétendu être le premier savant du Congo par lui-même, mais aussi soit un « intellectuel de haut niveau » soit un « escroc génial » par un internaute, le statut ambigu et troublant de cet homme a éveillé ma curiosité.
Génie, savant car aussi inventeur : Eddy Malou est à l'origine de toute une série de mots encore inconnus dans le dictionnaire. Difficile de faire la part entre réelle volonté de bricoler le langage ou syndrome. Dans ce contexte, le langage, les mots ne sont plus seulement un moyen commun d'expression sémantique. Sont-ils outil poétique, conséquence incohérente d'un syndrome linguistique, ou encore même astuce ingénieuse de l'imposteur ? Prétendument « fou », tout chez Eddy Malou suspend les évidences.

Ma recherche s'est approfondie avec ma lecture d'Alphonse Allais. Dans *Par les bois du Djinn, Parle et bois du gin*, ce dernier prétend être atteint d'une maladie rare, dont il serait d'ailleurs le premier cas : la maboulite holorimeuse. « Névrose étrange » qui entraîne le malade à tout écrire en vers dont les rimes sont totales, de la première à la dernière syllabe.

« Alphonse Allais de l'âme erre et se f... à l'eau.
Ah ! L'fond salé de la mer ! Hé ! Ce fou ! Hallo ! »

Dupée par cet imposteur littéraire, je découvris en le lisant qu'il n'était aucunement névrosé, en tout cas au sens clinique du terme. Inventeur d'objets mais aussi de faux médicaments dans la pharmacie de son père et réprimandé par ce dernier, il se voua aux lettres. Dans un de ses écrits, il est l'initiateur d'un concours d'écriture promettant toutes sortes de récompenses, mais dont il est à la fois le promoteur et l'unique participant. Et de nouveau j'ai été piégée.

« A L'âge de cinq ans en fait j'ai vu sur mon lit danser des serpents et des singes, donc j'ai été abducté en fait par un vaisseau, un des vaisseaux de la Vierge Marie. Donc quand j'étais tout petit. Et à partir de là j'ai eu des expériences paranormales du type où je rêvais des informations en avance qui allaient se produire, soit le lendemain soit des années plus tard.
Je me suis rendu compte donc plus tard, en partant au Quebec, j'ai rencontré un Roumain en arrivant à Montréal, qui m'a dit « mais moi je sais que tu t'appelles Pierre », il m'a dit « j'ai la double vue et ça fait vingt ans que je t'attends, tu as une mission importante à remplir pour la planète », donc pour accompagner l'humanité dans la nouvelle dimension qui est la cinquième, il m'a dit, « tu devrais t'intéresser à l'Atlantide, à tout ça parce que tu es en lien avec le Quetzalcoatl, le Dieu oiseau serpent des Toltèques. Tu es un homme oiseau donc tu es un sur-homme » en fait, il m'a laissé comprendre que j'étais un sur-homme. Effectivement, j'ai réalisé plus tard que j'avais été, à cinq ans quand j'ai été enlevé, j'ai été enlevé sur une planète qui s'appelle Aldébaran, donc c'est une planète qui est dans le cosmos, et où on peut trouver des laboratoires de préparation de sur-hommes en fait. Je suis le Grand Monarque, c'est-à-dire qu'en fait j'incarne l'énergie du Christ cosmique. Ce qu'on appelle le Christ Cosmique, c'est pas Jésus, il y a Jésus d'un côté, et il y a le Christ de l'autre, le Christ étant l'enseignant de Jésus, celui qu'on appelle Milky Sadok. C'est un maître spirituel qui est dans le cosmos donc et qui accompagne les êtres de lumière qu'on appelle la Confédération des Maîtres du Cœur Sacré, parmi lesquels on retrouve donc Jésus, on retrouve Bouddha, on retrouve la Vierge Marie.
À Bugarach j'ai pu aller sous la Montagne, parce que j'ai fait la sortie hors-corps, c'est en fait le voyage de l'âme, et en sortant de mon corps avec une amie, je suis allé sous la montagne observer une cité de lumière donc qui est une cité diamant, arc-en-ciel, qu'on appelle la cité Orcadia. J'ai pu aussi observer dans la région les vaisseaux de la vierge Marie, puisque la vierge se déplace dans des vaisseaux couleur or, qui sont énormes, qui sont immenses, ils sont en forme ovoïdales. La vierge elle-même d'ailleurs s'est manifesté à moi, une nuit. »
Sylvain Durif.

J'ai retranscrit ce récit à partir d'une vidéo diffusée sur internet, où l'on voit Sylvain Durif, à l'allure d'un savant fou, raconter son histoire de façon très rationnelle. Le décalage créé entre les termes épiques qu'il utilise et le naturel avec lequel il s'exprime est troublant. Ce qui me paraît peu ordinaire dans ce qu'il raconte semble tout-à-fait naturel pour lui. Et je retrouve la sensation que j'ai éprouvée en écoutant Christophe Rocancourt. Je suis à la fois impressionnée et amusée. Et j'ai du mal à le croire. Mais cette fois c'est différent. Car si j'ai du mal à le croire, j'ai aussi, littéralement, du mal à ne pas le croire. C'est comme si j'avais honte de douter de lui.

Cet été, je suis passée à Valldemossa, un petit village d'Espagne. Je remarquai à plusieurs reprises, à chaque entrée des maisons, comme des amulettes, des petites mosaïques tapissant les murs de pierres. Toutes étaient à l'effigie d'une sainte, illustrant les étapes emblématiques de sa vie. Il s'agit de Catalina Tomas, originaire de ce village et devenue sainte après une vie chargée d'expériences mystiques. Je visitai la chapelle, bâtie en son honneur, à la place de ce qui était à l'origine sa maison. Je lu le texte de sa canonisation, accroché à un mur, écrit par le pape Pie XI. Et j'étais perturbée. Pourquoi fait-on une distinction entre les saintes et les bonnes sœurs, si toutes ont vécu dans les règles de la religion ? Je ne comprenais pas qu'on puisse « classer » deux personnes ayant vécu toute deux en fonction d'une morale commune. Qu'il y ait comme une sorte de hiérarchie me dérangeait. Qu'est-ce qu'on juge lorsqu'on donne le qualificatif de sainte à quelqu'un ? Sur quels critères doit-on se baser ? En ce qui concerne Catalina Tomas, sur le fait qu'elle ait été sujette à des apparitions d'anges, qu'elle ait possédé des dons de prophétie, qu'elle ait été plongée dans des transes extatiques de plusieurs jours, et qu'elle se soit battu contre les forces obscures ? Mais comment peut-on être sûr de tout ça ? Et lorsque je lis l'histoire de Sainte Eugènie, est-ce que je suis censée croire qu'elle a réellement eu lieu, ou est-ce que je dois la lire comme une simple fable, comme une épopée :

« Et un jour, par ordre de l'empereur, elle fut attachée à une grosse pierre et jetée dans le Tibre ; mais la pierre se détacha de son corps, et on vit la jeune fille marcher saine et sauve sur les eaux. On la plongea dans une fournaise ardente ; la flamme s'éteignit aussitôt. On l'enferma dans un cachot sans fenêtre ; mais le cachot se remplit d'un rayonnement de lumière. On la laissa dix jours sans nourriture ; le dixième jour, le Sauveur lui apparut, lui offrit un pain, et lui dit : « Reçois cette nourriture de ma main ! Je suis ton sauveur, que tu as aimé de toute ton âme ! Et sache que, le jour anniversaire de ma naissance terrestre, je t'appellerai près de moi ! » Et en effet, le jour de Noël, un bourreau trancha la tête de la sainte. »

Jacques de Voragine, *La Légende dorée*

Cette accumulation d'atrocités, de faits qui me sont lointains et absurdes, me fait rire. Mais j'ai tout de même quelque remords à réagir comme ça. J'ai l'impression de me moquer, d'être une mauvaise personne. Et en même temps, j'ai l'impression que je suis en train de me faire embobiner par cette histoire qui ne peut pas être vraie. Comment est-il possible qu'une personne humaine endure autant d'épreuves (à moins qu'elle ne soit le personnage d'une fable, comme l'*Illiade* et ce genre de mythes). Mais si l'histoire de sainte Eugènie était vrai ? Ce serait affreux, et je serais affreuse d'en rire. Et c'est sûrement cette éventualité-là – le « si c'était vrai » - qui s'immisce dans mon esprit lorsque je ris mais que je m'en sens honteuse. Honteuse de ne pas prendre ces histoires sacrée au sérieux. Car elles sont souvent invraisemblables et c'est ce qui me plaît dans les vies de saints et de martyres : elles sont pleines de risque et d'héroïsme. Ils se sacrifient avec une obstination que je trouve belle. Et même si les raisons pour lesquelles ils se battent ne me sont pas claires ou ne me parlent pas (je n'ai eu aucune éducation religieuse et je ne pourrais pas dire que je suis croyante), je trouve beau la façon dont ils se livrent sans aucune distance pour un idéal, sans que rien ne puisse les arrêter.

| S e d é l e s t e r |

Alors finalement, que tout cela soit vrai ou faux, peut-être que ça n'a aucune importance. J'ai l'impression qu'il y a une étape à dépasser dans ces histoires de vérité et de mensonge. Que l'imposture même est à dépasser. Et que s'il y a imposture, fondée ou non, originelle ou calculée : peu importe, si elle rend heureux ? Si c'est beau et si ça fait plaisir. Sylvain Durif termine son récit par une volonté : que tous les êtres humains ainsi que tous les autres règnes du vivant puissent incarner l'amour. Et peu importe qu'il entende par « autres règnes du vivant » les fées ou les gnomes, et que je n'y croie pas : à quoi bon le traiter de menteur ? Dans cette situation : il ne fait de mal à personne, ça le rend heureux, alors à quoi servirait de le contrarier ?
Dans *Alabama Monroe* de Felix Van Groeningen, on suit l'existence d'un jeune couple qui vient d'avoir un bébé. C'est une petite fille dont on réalise qu'elle est atteinte d'un cancer. On assiste à la lutte acharnée des jeunes parents, jusqu'au moment où leur enfant devient trop faible et finit par rendre l'âme. Suite à ce drame, la vie à deux devient de plus en plus difficile et conflictuelle. La femme est croyante, le peu de réconfort qu'elle trouve, elle le puise dans sa croyance en la réincarnation. Une scène nous montre comment elle tente de préserver l'âme de sa fille, juste « au cas où » : on la voit fixer des autocollants en forme d'oiseaux sur les vitres de la véranda. Ils permettront aux vrais oiseaux – dont sa petite fille fait peut-être maintenant partie – de distinguer la parois, de ne plus s'y heurter, et d'être épargnés. Mais son mari la surprend et se met en colère contre elle. Il comprend très bien ce qu'elle essaye de faire, mais lui est en désaccord avec ce genre de croyances. Il n'accepte pas la religion qui a freiné les avancées scientifiques qui auraient peut-être pu sauver sa fille, et de la même manière, il n'accepte pas que sa femme trouve une libération dans la croyance en cette religion. Mais après tout, qu'elle y croit réellement ou non, pourquoi l'empêcher d'y croire, - quand bien même cette croyance ne serait qu'un prétexte - si ça l'aide à avancer ?

Peut-être qu'il y a une limite à l'acceptation du faux, mais je me dis qu'elle reste possible et qu'elle peut être salvatrice, en tout cas heureuse. Et que parfois, mentir à quelqu'un peut être mieux pour lui. Aucun mot ne sera de toute façon jamais assez adéquat pour manifester une émotion, alors qu'on utilise celui-ci plutôt qu'un autre, qu'est-ce que ça change ? Et dire un mot plutôt qu'un autre, c'est sans doute une façon de mentir. Alors autant choisir celui qui fait le plus plaisir, peut-être.

|Des mots! des maux! démons!|

Je me rends compte de plus en plus que les mots ne veulent rien dire. Lorsque je ressens quelque chose et que je veux l'exprimer, l'épreuve du trajet entre ce qui se passe à l'intérieur de moi et la forme de l'énoncé a déjà altéré ma pensée. Quelque chose a changé, qui change à chaque seconde, et qui condamne à l'insaisissable. Dans la performance du *Cromlech*, Bastien Semenzato a utilisé une image qui m'a beaucoup parlé pour évoquer ce phénomène. On serait comme des extincteurs, remplis d'une matière contenue à l'intérieur, et qui, quand la pression est lâchée, sort sous une autre forme. Et même si, sur la façade de l'extincteur, on peut lire des symboles universels et traduisibles par tous, il est impossible de savoir comment c'était exactement à l'intérieur, avant que ça ne sorte, et si cela sort.
Et au-delà de ce changement, les mots mêmes qu'on utilise sont arbitraires. On les utilise car c'est ceux qu'on a appris, pour s'accorder sur le sens de ce qui nous entoure. Ils sont un conditionnement modulable, trop vastes et pas assez précis pour traduire un état d'âme, une identité.

Pour Bruno Latour, le langage religieux ne veut plus rien dire, car il n'a pas été actualisé pour redevenir compréhensible à notre temps. Les mots sont devenus rabâchage dénué de leur sens originel, habitude, ruines du décalage du temps, à laquelle aucune vérité n'a plus accès. Le temps a fait perdre son effet à la parole. Dans *Jublier ou les tourments de la parole religieuse*, il se place dans l'impasse de la brebis égarée par le langage de la religion. La religion, ayant su il y a longtemps, unir tout un peuple en lui adressant une parole qu'il comprenait et qui le touchait, a perdu cette faculté au cours du temps : on a voulu garder les mots, qui ne nous parlent plus, au détriment du sens.

« C'est que le temps passe, les mots qui avaient un sens le perdent. Or, ceux dont le métier consiste à changer les mots pour garder le sens, les clercs, ont préféré conserver pieusement les mots au risque de perdre le sens ; ils nous ont laissés, nous autres, les tard venus, les ignares, les balbutiants, équipés de mots devenus mensongers pour recueillir les choses vraies qui nous tiennent à cœur.
Pas étonnant que je meure de soif, que ma langue collée à la poussière se dessèche sous mon palais. Tous les mots qu'on m'offre pour m'introduire à la prière supposent l'acquiescement préalable à une langue devenue étrangère. Et si je me décidais enfin à lire les textes naïfs inscrits sous les affreuses statues de plâtre, je deviendrais doublement imposteur : si je les prononçais alors qu'elles n'ont plus de sens ; si je ne les prononçais pas alors que je me trouve seul dans une église, l'été, à prier sans prière, devant ces icônes. Que je parle ou que je me taise, on me force au blasphème : je prononce en vain le nom de D.
En cessant de traduire on a cessé de conserver, voilà ce qui a détraqué le moulin à paroles, le moulin à prières. C'est là-dessus qu'il faut revenir, sur cet accident de parcours, pour voir si l'on ne peut pas réparer la machine, la machine à mouliner de la religion. »
Bruno Latour, *Jublier ou les tourments de la parole religieuse.*

C'est comme si les mots étaient devenus une entrave à leur propre vérité, à ce qu'ils voulaient dire à l'origine. Ils ne sont plus capables de traduire notre pensée première et son mouvement. On aurait envie de ne plus les utiliser, de se taire, mais ils nous sont tellement attachés que ça paraît difficile. Ce qu'ont écrit Bruno Latour et Roland Barthes sur le sujet du discours amoureux démontre bien pour moi ce paradoxe.

« JE-T-AIME. La figure ne réfère pas à la déclaration d'amour, à l'aveu, mais à la profération répétée du cri d'amour.

Passé le premier aveu, « *je t'aime* » ne veut plus rien dire ; il ne fait que reprendre d'une façon énigmatique, tant elle paraît vide, l'ancien message (qui peut-être n'est pas passé par ces mots). Je le répète hors de toute pertinence ; il sort du langage, il divague, où? »
Roland Barthes, *Fragments d'un discours amoureux.*

Bruno Latour confronte cette divagation du langage à la mise en présence. La « re-mise » en présence, puisqu'il s'agit de replacer quelque chose d'ancien, de déjà dit, à l'ici et maintenant. L'amoureux aurait besoin, par l'éternelle question « Est-ce que tu m'aimes? », d'une réponse identique à celle formulée la toute première fois. Mais c'est impossible, reprendre la même réponse « Moi aussi » ne voudrait plus rien dire, les choses ont changées, leur langage doit changer également.

« À première vue, cette exigence de parler toujours pour la première fois, de parler du présent, de vous, de moi, ici, maintenant, semble insensée puisqu'on ne voit pas comment sauver les paroles anciennes tout en leur restant fidèle. Ou bien on se débarrasse des vieilleries, mais alors on ne possède plus aucun mot donné par la tradition, ou bien on les conserve pieusement, mais alors on n'est plus fidèle à la mise en présence. »
Bruno Latour, *Jublier ou les tourments de la parole religieuse.*

Alors, à la manière des patients agnostiques, on se raccroche aux signes. Chaque geste ou expression manifestés par l'autre devient matière à traduction. Mais comme le langage, on pourrait dire que les signes sont indéchiffrables et nous induisent également en erreur. C'est là qu'intervient Roland Barthes en parlant de l'incertitude des signes. Si les mots ne veulent rien dire, les signes sont de la même manière impuissants en ce qui concerne l'interprétation. Et alors face à l'insignifiance des signes, l'amoureux se rabat de nouveau sur le langage comme la vérité pure. Tout ce qui est prononcé par l'autre sera saisi comme ce qui est vrai. Plus besoin d'interpréter, le mot se suffit à lui-même. Et tant pis si ne c'est pas le cas, au moins on l'aura projeté, proféré : on se sera libéré du fardeau des mots. Et c'est peut-être là que s'exerce une libération, une jubilation de la parole.

« Comme contre-signe, *je-t-aime* est du côté de Dionysos : la souffrance n'est pas niée mais, par la profération, elle n'est pas intériorisée : dire *je-t-aime* (le répéter), c'est expulser le réactif, le renvoyer au monde sourd et dolent des signes - des détours de parole (que cependant je ne cesse jamais de traverser).
Comme profération, *je-t-aime* est du côté de la dépense. Ceux qui veulent la profération du mot (lyriques, menteurs, errants) son sujets de la Dépense : ils dépensent le mot, comme s'il était impertinent (vil) qu'il fût quelque part récupéré ; ils sont à la limite extrême du langage, là où le langage lui-même (et qui d'autre le ferait à sa place ?) reconnaît qu'il est sans garantie, travaille sans filet. »
Roland Barthes, *Fragments d'un discours amoureux.*

Face à ces tourments du langage, on aurait envie de ne plus parler. J'ai souvent le désir, comme les saintes ou les bonnes sœurs, de faire vœu de silence. De ne plus parler, puisque parler ne sert à rien. De me débarrasser de cet obstacle qu'est le langage, et d'aller puiser ailleurs un sentiment de vérité que ce dernier ne me procure plus.

« Tout ce que je viens d'articuler n'est rien ! Tout cela n'a pas de sens ! Je ne peux pas vous parler. Notre pauvre langage humain ne convient guère que dans les occasions des corps et des idées : au-delà, il n'en peut plus. S'il s'agit des choses divines et de leurs

influences, la parole meurt absolument. »
Sainte Angèle de Foligno, *Le Livre des visions et instructions.*

Un jour que j'étais en vacances avec mes parents, nous marchions dans un petit village de province et sommes tombés au pied d'une enceinte qui encerclait un couvent. Un petit écriteau en bois annonçait la vente de gâteaux préparés par les religieuses du cloître. Nous nous sommes rendu là où il était indiqué d'aller pour en acheter : un pan de mur en pierres. A hauteur d'épaules, au milieu du mur était incrusté une sorte de roue tournante en bois qui permettait l'échange. On posait l'argent sur la plate-forme fixée à la roue qui se dressait devant nous, on faisait tourner le mécanisme, l'argent passait de l'autre côté du mur tandis qu'un gâteau apparaissait du notre. Et tout ce procédé s'effectuait sans qu'on ait pu apercevoir les bonnes sœurs, qu'on savait pourtant être juste de l'autre côté du mur, à quelques centimètres de nous. C'était stupéfiant. Cet échantillon de la vie recluse et silencieuse de ces femmes me laissait à la fois perplexe et envieuse.

|Mortifier l'orgueil|

Je me suis déjà surprise à manifester, à la façon d'une blague, le désir de devenir nonne, d'entrer au couvent, suite à l'embarras dans lequel les complications amoureuses m'ont jetée plusieurs fois. En finir avec ces tracas : entrer au couvent, disparaître dans l'essaim de femmes qui vivent toutes de la même manière, d'égales à égales, font la même chose tous les jours, ne communiquent pas entre elles et vouent un amour platonique et unique à la même entité. Mais sans même parler des petites contrariétés amoureuses de la vie de tous les jours, c'est quelque chose de plus grand, de plus pur qui m'attire dans la vie monastique.

NEURASTHENIE. Subst. Fem. *En partic.* Tendance au pessimisme, aux idées noires. *Notre neurasthénie, c'est de la misanthropie* (Renard, *Lanterne sourde*, 1893, p.314):

2. Seule, une poignée d'hommes restés fidèles à leur foi, pauvres, isolés, rejetés par tous les partis, et les rejetant tous, se tenaient dans l'ombre, à l'écart les uns des autres, rongés de tristesse et de **neurasthénie**, n'espérant plus en rien, avec le dégoût des hommes et la lassitude écrasante de la vie. Rolland, *J.-Chr.*, Maison, 1909, p.965.

J'ai souvent la sensation forte d'un ennui ou d'une déception lorsque je suis avec des gens. Je suis avec eux, pour quelques instants j'arrive à tenir, mais assez vite, quelque chose vient tuer mon enthousiasme. Je suis insatisfaite et ça me rend triste. Comme une impression qu'on est là pour rien, qu'on parle pour ne rien se dire, et que la situation tourne en une rencontre vaine, futile. Et de l'ennui, je passe à l'irritation. C'est comme si nos présences rassemblées étaient un mensonge et que j'avais besoin que quelque chose de grand arrive pour tuer ce mensonge, quelque chose qui surpasse le petit bavardage qu'on s'efforce à nourrir. Et j'ai envie de fuir. Peut-être parce que j'ai l'impression que le mensonge réside dans le fait que si on se rassemble, c'est seulement pour ne pas être seul. Que si j'ai des amis, c'est seulement par intérêt. Ils m'empêchent d'être seule. Et ils me renvoient ce que je veux qu'ils me renvoient : le fait que je suis une personne bien, intéressante et digne d'affection.

Et lorsqu'on fait une bonne action, lorsqu'on agit bien envers quelqu'un, n'est-ce pas seulement pour se faire aimer de l'autre ? Si je réconforte une personne triste, est-ce que ce n'est pas pour me réconforter moi-même en renvoyant à ma propre image la grâce que je fais à l'autre ? Parce que ça fait du bien à l'ego ?

Je me demande s'il est possible de passer du temps avec des gens, de s'intéresser à eux, sans passer à côté de cet instant présent par quelconque arrière-pensée ou intérêt. Être « juste » là. Être là absolument.

A B S O L U , E. Adj. (lat. *absolutus*, achevé). **1**. Sans réserve ; total, complet. **2**. Sans nuances ni concessions. **3**. Qui tien de soi-même sa propre justification ; sans limitation. **PHILOS**. *L'absolu* : être existant par lui-même, parfait (tel Dieu) ; principe fondateur. **4**. Réalité supposée, échappant à toute limitation, tout contrainte ; valeur suprême. *Soif d'absolu*.
Le petit Larousse

Sainte Angèle de Foligno parle d'Inénarrable. Elle se débat contre l'insignifiance des mots et, en se privant du langage, recherche l'état qui permet d'être « absolument ». Elle parle de « non-amour », qui serait un degré d'amour tellement pur qu'il échappe à toutes manifestation d'émotions. Ce serait ça, aimer absolument, sans mauvais sentiments ? J'ai du mal à comprendre comment il est possible d'atteindre et d'accueillir cet état. C'est sans doute pour cette raison qu'Angèle parle d' « Innomable » et qu'elle compare cette sensation à celle ressentie par les croyants prêts à accueillir la mort. Guillaume me parlait de Clément Rosset et des jubilations noires et blanches. La jubilation noire laisse de la place au mauvais rire : le rire tel qu'il est, comme une exclamation qui traduit l'état de satisfaction dans lequel on se trouve. Avec la jubilation blanche, on atteint un état de joie pure qui ne nécessite aucune traduction. Plus besoin de démontrer, par le rire, ce qu'on ressent : on atteint un niveau extrême, qui est au-delà du sentiment. Un état « droit et sans mélange » qu'il serait difficile d'accueillir sans cette recherche de l'absolu.

« Une des cause d'erreur, et la plus grande, c'est un amour impur, mêlé d'amour-propre et de volonté propre. Dans cet état, l'homme semble brûler d'amour ; il a certaines larmes, certaines douceurs, certains tremblements et certains cris qui portent les caractères de l'impureté spirituelle. Mais ces larmes et ces douceurs, au lieu de venir du fond de l'âme, sont des phénomènes qui se passent dans le corps ; cet amour ne pénètre pas dans le cœur ; cette douceur s'évanouit rapidement, s'oublie facilement, et produit l'amertume.Dans le sentiment dont je parle et qui garantit la présence de Dieu tout-puissant, l'âme reçoit le don de vouloir *parfaitement*. Elle est toute entière d'accord avec elle-même pour vouloir la vérité vraiment et absolument. Mon âme comprenait ce que la parole ne peut rendre, et elle comprenait avec une plénitude qui la plongeait dans les choses qu'on ne peut pas dire, et l'inexprimable joie de cette plénitude échappe à toute expression, et à toute tentative d'expression, et le premier mot de cela ne sera jamais dit dans une langue humaine.
Je ne sais pas si au-dessus de cet amour il y en a un autre, à moins de parvenir à l'amour mortel ; car il y en a un qui donne la mort.
Entre l'amour généreux et l'amour mortel, il y a un amour intermédiaire qui ferme les lèvres, parce que sa joie et son abîme sont au-delà des paroles.
Ah ! Qu'on ne me parle plus ni de l'Evangile, ni de la vie de Jésus-Christ, ni d'aucune parole divine ! Tout cela ne me paraîtrait plus rien. Je vois en Dieu de plus grandes grandeurs !
Silence devant l'incomparable !
Soyez donc immuables absolument. Que la vie extérieure du monde n'atteigne pas jusqu'à vous. Prêchez la mortification plus par votre vie que par votre discussion. »
Angèle de Foligno, *Le Livre des visions et instructions.*

La vie monastique justement serait la solution. Vivre simplement, d'une vie dépouillée de tout artifice, de tout faux-semblant et de tout bien propre. Une vie ascétique, vouée à mortifier orgueil, mauvaises intentions, superficialité, et tout ce que le trop plein de mots peut nous faire subir vis-à-vis des autres. Mais ce n'est pas notre faute, c'est le Diable qui sème le trouble dans l'esprit des hommes sages. Et la seule chose qui puisse nous libérer de la vie sans but que nous menons à la suite de nos pères, ce n'est ni l'or et l'argent, ni les mots, car ils seront détruits, mais c'est le sang de l'agneau sans tâche. Ceux qui suivent l'agneau sans tâche feront partie de son cortège éclatant de blancheur. Il faut pouvoir se brancher au Seigneur. Il faut pouvoir se soumettre à l'épreuve du désert de la soif, (où sans le voir, sans le sentir, nous buvons Dieu), afin que notre esprit soit purifié. Pas d'ameublements, pas de tableaux, de bibelots, rien ne distrait le regard posé sur l'autre, le copain. Le langage est décanté de tout artifice, de toute facétie factice. Que peut offrir l'homme simple, sinon l'accueil chaleureux de son être, corps et âme ?

Mardi 26 septembre 2017
Je suis allée sur le site wikiHow « Quatre manières de devenir nonne »
J'ai recherché les églises vaudoises liées à la carrière apostolique.
J'ai trouvé les noms de quelques pasteurs pour les contacter.
J'ai écris à Jean-Luc Ziehli

Mercredi 27 septembre 2017
Je vais chercher une croix pour mettre autour du cou. Je trouve une boutique d'icônes rue du Grand Chêne. Une dame est déjà là qui demande conseil à la vendeuse. J'arrive en cours de conversation. Il est question de Saint-Benoît, de le porter près du cœur. La dame espère que cette nuit se passera mieux. Le mieux est de faire une prière à Saint-Benoît avant de dormir. Une prière à formuler de façon positive, toujours. J'espère que je dormirai bien. Ne surtout pas oublier les « s'il vous plait » et « merci ». Aide moi. Est-ce que ça convient ? Oui. Si ça ne marche pas, la dame reviendra chercher quelque chose de plus puissant. Ici, c'est plus puissant que la boutique à côté qu'est-ce que vous en pensez ? Oui, ici c'est plus puissant.
Je trouve une petite croix argentée, je la mets autour de mon cou.

Dimanche 1er octobre
A 10h30 je vais à la messe à la paroisse Notre-Dame de Lausanne.
Je suis les gens, ne sachant pas par où entrer, la porte centrale ou celles sur les côtés.
J'essaye de choisir une place stratégique, celle où je pourrai à la fois observer les gens et la scène. Je n'y arrive pas, je m'assois le plus vite possible pour me fondre dans la masse. J'ai l'impression d'être une intruse qui doit se faire discrète pour ne pas être repérée. Je remarque des retardataires, des gens même qui changent de place. Je décide alors d'en faire autant, j'ai le droit, je m'avance pour être plus près du choeur et m'assois près d'un monsieur.
La messe a commencé, il faut rester debout. Je ne sais pas quand m'asseoir ni quand me lever, je suis la foule. Je me demande si tout le monde sait, ou si comme moi, il y a des gens perdus qui ne font que suivre le mouvement ou les indications du curé. Pour quelle raison nous devons nous lever, à quels moment précis cela est nécessaire, je n'en sais rien. Je me surprend à penser que c'est comme un jeu auquel joue le curé, une manipulation amusante envers les disciples obéissants.
Et si je ne me lève pas ?
Le premier chant est entamé, un papier que j'ai ramassé sur ma chaise contient les textes des

chansons, dont je ne connais pas les mélodies, je suis les paroles en écoutant. C'est étonnant. On dirait presque de la pop.

« Christ aujourd'hui nous appelle
Christ aujourd'hui nous envoie,
Vive le Seigneur qui nous aime
Dieu nous donne sa joie »

Le signe de croix est fait par le curé, accompagné de paroles que je ne comprends pas. Comme s'il m'avait entendu, le pasteur explique : que l'esprit du Seigneur soit dans mon esprit, sur mes lèvres, et dans mon cœur, c'est cela que ça veut dire.

Des enfants viennent lire des passages de la Bible, les chants reprennent, le curé prend la parole. C'est l'histoire d'un père qui avait deux fils, et une vigne. Il demande au premier d'aller à la vigne. Celui-ci refuse, mais finit par y aller. Le père demande au deuxième, qui accepte mais n'y va pas. Lequel a répondu au Seigneur ? Le premier, car entre sa première réponse, négative, et son acte, il y a eu rédemption. Il est toujours possible de revenir sur un refus, de se tromper, le Seigneur accepte. L'histoire est répétée une deuxième fois, adressée cette fois au groupe d'enfants assis sur un tapis. Est-ce qu'il vous arrive de prier ? Certains enfants acquiescent. Quelle prière faites vous ? Aucune réponse. Le notre père, par exemple !

Je ne connais pas de prière. Le seul Notre père que je connaisse est celui de Prévert, « Notre Père qui êtes aux cieux, restez-y ». Ce serait irrespectueux.
C'est une messe familiale, en l'honneur des parents, des enfants. Je vais prier pour mes parents, mais comment ? Je n'ai que mes propres mots, qui me paraissent trop faibles dans cette situation.

« Elle est grande la puissance / de la foi »
8 3

Le curé psalmodie de sa voix nasillarde, il est paisible, il paraît désinvolte. Il est curieux d'entendre pour la première fois et pour de vrai, les paroles et le ton d'un curé comme j'ai pu l'entendre par imitation, par le théâtre, par le cliché tant connu de cette intonation paroissiale. J'ai parfois l'impression d'être au théâtre. Je me dis que la frontière est petite entre cette messe et une représentation théâtrale. Les mêmes spectateurs, les habitués, la scène, les chants...

Je trouve le curé amusant. Il appelle les enfants d'une façon drôlement détachée. « Mes enfants venez autour de moi je vous donne la paix du Seigneur pour que vous la portiez aux quatre coins de la terre ».
La paix est donnée aux enfants, tandis qu'elle me quitte un instant: je vois les gens autour de moi s'embrasser, se serrer la main à coups de « La paix du christ ». Je panique. Que faire ? Imiter, encore une fois. Tout naturellement, je serre la main de mes voisins qui s'élancent vers moi. « La paix du christ ». Je souris, faute de pouvoir prononcer cette phrase, pourtant si simple.

Sentiment d'imposture. L'appel de l'ostie est venu. Tous se mettent en file pour chacun son tour avoir l'honneur de manger le corps du christ. Tous, car l'invitation est adressée à tous. A moi aussi ? J'hésite et, encore une fois, je me lève et avance avec les autres vers l'autel. « Je ne suis pas digne de toi, mais dis-moi seulement un mot, et je pourrai aimer ». J'observe et vois les gens, silencieux, prendre simplement le morceau qu'une dame, apparue je ne sais comment, leur offre. C'est mon tour, la dame me présente le corps du christ, je la vois hésiter, j'ai peur, elle veut me le mettre dans la bouche, maladroitement je l'attrape et m'enfuis.

Samedi 06 janvier 2018 - Confession
Je me suis levée à 13h.
J'ai volé une crème de onze franc dans un grand magasin.
J'ai utilisé un créneau de lessive qui ne m'était pas destiné (sachant que personne n'utilisait les machines).
J'ai eu de mauvaises à priori sur la capacité de certaines personnes dont on m'a cité le nom par message. J'ai manifesté ces à priori.
J'ai pensé à mes ongles de pieds en lisant sainte Angèle et son entrée dans l'Inénarrable.
Je viens de supprimer de cette liste certaines confessions.

Mercredi 27 septembre 2017
Je rentre chez moi. Ma croix, auparavant cachée par mon pull que j'enlève parce que j'ai chaud, est maintenant bien visible. Juste avant d'arriver devant ma porte, je croise quelqu'un que je connais. Elle décharge d'une voiture les verres à vin qu'elle vient d'acheter. Je pense tout de suite à ma croix. Est-ce qu'elle va la voir ? J'ai un peu honte. Je ne sais pas pourquoi.

Parce que je me sens imposteur. Cette croix, je la trouve jolie, mais c'est la seule raison pour laquelle je me la suis procurée. J'ai joué à la sainte extérieure mais j'ai été hypocrite, car en aucun cas je n'ai été « appelée » par le Seigneur, et en aucun cas je n'ai fait l'épreuve d'expériences mystiques. La religion est pour moi impénétrable, et s'il y a une vérité à trouver quelque part, c'est ailleurs que je dois la chercher. Cet état d' « être absolument » dont parle Angèle de Foligno, ce n'est pas à travers le mysticisme qu'il me parle. J'ai du mal à envisager la notion d' « être absolument » en termes de mysticisme; mais plutôt du point de vue du présent. La notion d' « être au présent » m'est plus familière, d'autant plus que c'est quelque chose que je peine à atteindre. S'il est question d'obtenir la grâce divine chez les croyants, la grâce pour moi serait plutôt cet instant au théâtre où on atteint un état de présence tellement fort qu'on en devient « sur-présent ». Ou plutôt, on atteindrait la « non-présence » (si je reprend le terme de « non-amour » d'Angèle de Foligno).

Un peu à la manière des animaux tels que les décrit Jean-Christophe Bailly, dans *Le Versant animal.* Il met en opposition le discours humain au regard informulé de l'animal. Privé de discours, l'animal impose par sa présence et notamment par son regard une sorte d'emprise déstabilisante pour celui qui – l'homme – a eu le temps d'oublier cette force communicante qu'est le regard, compensé chez lui par la parole.

« Devant ce qui n'est et ne peut être pour nous ni question ni réponse nous éprouvons le sentiment d'être en face d'une force inconnue, à la fois suppliante et calme qui, en effet, nous traverse. Cette force, peut-être n'est-il pas nécessaire de la nommer, mais là où elle s'exerce c'est comme si nous étions devant une autre forme de pensée, une pensée qui n'aurait devant elle et de façon éperdue que la voie *pensive*. »

Cette autre forme de pensée, c'est la pensée qui nait de la contemplation, la pensée du présent, propre à l'animal, et rendue difficilement accessible à l'homme, « à nous qui regardons de façon toujours préoccupée, qui regardons « en arrière » de façon inversée, contournée. Regarder en arrière, c'est être piégé par soi-même, c'est regarder le présent de façon toujours biaisée, c'est être constamment dans le souci d'un passé ou d'un futur, dans le leurre de l'interprétation », du langage. Pas étonnant qu'il soit difficile pour le regard – pleinement présent – de l'animal de supporter celui de l'homme – constamment réfugié dans le passé ou dans le futur. C'est par ce regard dénué d'intention et sans aucun désir de formulation, que l'animal accèderait à une sorte de vérité à laquelle l'homme n'a plus accès.

Un jour que je marchais dans la rue, j'aperçu au loin un petit vieillard qui marchait, face à moi, sur le même trottoir. Moi, je marchais vite, et lui, lentement. A mesure que je m'approchais et que je m'apprêtais à le croiser, je l'ai senti ralentir de plus en plus jusqu'à l'arrêt total. Moi, je continuai, et me retournai quelques secondes plus tard : il avait repris tranquillement sa marche. Il s'était arrêté juste le temps de laisser passer le coup de vent que je devais être pour lui.

Je me dis qu'il y a comme une sorte de détachement à acquérir pour profiter du moment présent. Se détacher du passé, du futur : de tout ce qui nous fait échapper au présent. Et j'estime le détachement comme une détente. C'est pour moi le plus important, car j'ai souvent tendance à être tendue, rapide, et c'est souvent ce qui me fait passer à côté de plein de choses.

Quand on travaillait sur les bouffons avec Oscar Gomez Mata, ma tendance à me crisper redoublait. Une fois, il nous a fait faire un filage à l'allemande (on marquait presque tout et assez rapidement, mais en restant précis) : j'ai remarqué que j'étais beaucoup plus détendue et que ça marchait beaucoup mieux. Ce qui marchait : le rythme, l'effet (j'étais plus drôle), l'agilité. La détente me

faisait gagner du terrain. Et paradoxalement, on aurait dit qu'il me fallait une sorte de déconnexion pour atteindre cet état.
La dernière fois que je suis tombée malade, après un surdosage des prises du médicament que je devais prendre, j'ai atteint un état d'inertie très étrange. Mon corps était très détendu, j'étais assise et ne bougeais pas d'un centimètre, mais mes pensées restaient très vives, et c'était comme si mon esprit bondissait autour de mon corps posé. Mon corps était ancré et c'est comme si je captais tout ce qui se passait autour de moi de façon plus intense. Et pour une fois, je ne faisais rien.
J'ai du mal à ne rien faire. Et quand je fais quelque chose, je pense souvent à la chose que je vais faire ensuite. Et quand je parle avec quelqu'un, je pense à ce que j'ai fait avant. Et quand quelqu'un me parle, je pense à retenir ce que je veux lui dire après. Lors d'un retour personnel, Dominique Falquet me fit la remarque : « prends le temps de bien te placer en face de la personne à qui tu parles ». Et ça n'était là qu'une question technique : axer la ligne de mes hanches face à celle de mon interlocuteur. Mais tout commence par là.

« Il n'est pas nécessaire que tu sortes de ta maison. Reste à ta table et écoute. N'écoute même pas, attend seulement. N'attends même pas, sois absolument silencieux et seul. Le monde viendra s'offrir à toi pour que tu le démasques, il ne peut faire autrement ; extasié, il se tordra devant toi. »
KAFKA, *Méditations sur le péché, la souffrance, l'espoir et le vrai chemin.*
(Cité dans la préface du livre d'Angèle de Foligno).

| **A S C È S E**. n.f. (*Grec, askêsis, exercice*). Discipline de vie, ensemble d'exercices physiques et moraux pratiqués en vue d'un perfectionnement spirituel. |

Un des plus inspirants modèles de vie ascétique pour moi est celui de Henry David Thoreau. Il s'est engagé à vivre de la manière la plus simple et authentique qui soit, en s'installant de façon autonome et solitaire dans les bois pendant plus de deux ans. Par la pratique rigoureuse qui fut de régler toute son existence en fonction du rythme de la nature, son désir était d'affronter les faits essentiels de la vie. Je le respecte d'avoir pu se détacher des possessions qui peuvent prendre beaucoup trop de place dans nos vies et dont j'aimerais parfois avoir la force de me débarrasser. Ce dépouillement qui me rappelle celui auquel se livrent les religieuses qui font vœu de pauvreté me laisse admirative. Et il m'apparaît comme une façon évidente d'accéder à la substance même des choses, à leur vérité.

« Combien d'automnes, oui, et d'hivers, passés en dehors du village, pour essayer de discerner ce que disait le vent, pour l'entendre et le transmettre par express ! Chaque matin était une joyeuse invitation à rendre ma vie toute aussi simple et, dirai-je, aussi innocente que la Nature elle-même. J'étais autant ému par la susurration discrète du moustique procédant à son invisible et inimaginable inspection de mon appartement au point du jour, alors que je me tenais assis avec la porte et les fenêtres ouvertes, que je pourrais être touché par n'importe quelle trompette annonciatrice de la gloire et de la renommée. Je de sirais vivre a fond, sucer toute la moelle de la vie, vivre avec tant de re solution spartiate que tout ce qui n'e tait pas la vie serait mis en de route, couper un large andain et tondre ras, acculer la vie dans un coin et la re duire a ses composants les plus e le mentaires, et si jamais elle devait se montrer mesquine, eh bien alors en tirer toute l'authentique mesquinerie, et avertir le monde entier de cette mesquinerie; ou si elle devait se re ve ler sublime, la connai tre par l'expe rience et re ussir a en e tablir un rapport fide le lors de mon excursion suivante. Car la plupart des hommes, me semble-t-il, sont plonge s dans une e trange perplexite , incapables de de cider si elle vient du diable ou de Die »
Henry David Thoreau, *Walden ou La vie dans les bois*.

Il y a une forme d'extrémisme dans mes questionnements sur le langage et dans la notion de l'ascèse que j'aimerais appliquer à mon travail. J'ai eu envie de partir de quelque chose d'épuré, d'aller à l'essentiel d'un texte, et de chercher par divers moyens, à partir de la substance des mots, à atteindre un débordement qui leur donnerait une nouvelle signification. Le sens des mots, dont on sait qu'il existe mais qu'on a perdu par habitude, serait réactivé par des expériences liées à la profération. Ce qui m'intéresse, c'est comment casser l'habitude du langage et retrouver en lui une vérité.

|D é c a l a g e |

Je me suis demandé ce que serait, par exemple, un discours écrit pour les patients aphasiques dont j'ai parlé. Si eux doivent chercher le sens à côté des mots, ce serait quoi un langage de l' « à côté » ? Comment décaler le langage, et à partir de quoi ? Le dernier stage auquel nous avons participé cette année m'en a donné un exemple. Nous avons travaillé avec Anne Pellois et Tomas Gonzalez sur la notion de copie. A mesure que l'enregistrement de Phèdre dit par Maria Casarès passait dans nos oreillettes, chacun essayait de redire le texte en imitant au plus près l'interprétation de la comédienne. Pour moi qui m'était entrainée avec le texte devant les yeux, il a été surprenant de faire l'exercice sans le texte. Des passages de l'enregistrement m'échappaient, et le fond sonore de ma propre voix me parvenait parfois : c'était un gromelot dissous et incompréhensible. Et le résultat pour chacun était étonnant : d'une désynchronisation troublante entre l'attention perçue et la parole ressortait quelque chose d'illogique qui dépasse l'entendement. La concentration mise au service de l'écoute rendait un état de présence à la fois authentique et étrange. Chacun paraissait suspect : comme s'il n'était pas au bon endroit, comme si quelque chose clochait.
Je me questionnais sur la façon dont je pouvais rendre compte d'une imposture sur scène, sachant que le comédien joue, « ment » de toute façon. Cet exercice m'a donné des pistes concrètes pour, en passant par un effet de décalage, révéler des signes qui pourraient être ceux de l'imposture.

| D é f o r m a t i o n |

Et en pensant à l'imposture comme « autre posture », je me suis amusée à imaginer le langage sous une autre posture que celle qu'il a l'habitude d'avoir. Comme ces textes dont les mots ont subi une inversion des lettres qui le constituent. A première vue, on arrive à les lire, mais quelque chose de déroutant vient s'immiscer dans la lecture. La tosrion des mtos se révèel et nuos les aprecveons suos un aurte juor.

Une méthode que nous avions pratiquée avec Jean-Yves Ruf pour transformer les mots afin de les faire entendre différemment m'a beaucoup inspirée. Il s'agit de chercher, au sein des mots d'un texte, de nouveaux mots. Et c'est à la suite d'une erreur informatique qu'une autre façon de le faire m'a été fournie. J'utilisais l'application « dictée » pour retranscrire des textes à l'écrit : on dit le texte à voix haute et l'informatique se charge de le retaper. Mais évidemment, la voix humaine et les caractéristiques qui lui sont propres induisent des sonorités parfois difficiles à capter pour un ordinateur.

Alors que j'énonçais :

Au nom du Père ; et du Fils ; et du Saint-Esprit ; Ainsi soit-il.
Notre Père qui êtes aux cieux ; que votre nom soit sanctifié.

J'obtins la première retranscription suivante :

Au nom du père ; et du fils ; et du Saint Esprit ; ainsi soit-il.
Notre père qui êtes aux cieux que votre nom soit **senti fier.**

Puis, après une nouvelle tentative à partir de ce résultat :

Au nom du père ; et du fils ; et du Saint Esprit ; ainsi **souhaite-t-il**.
Notre père qui êtes aux cieux que votre nom soit senti fier.

Avec Jean-Yves Ruf, j'avais travaillé sur un texte de Ghérasim Luca. Mon intérêt pour ce poète s'est révélé d'autant plus important pour mon travail sur le langage. La façon dont il démembre les mots en jouant avec leur sonorité leur donne une nouvelle résonance.

« Il pourrait y avoir dans l'idée même de création - créaction - quelque chose qui échappe à la description passive telle qu'elle découle nécessairement d'un langage conceptuel. Dans ce langage, qui sert à désigner des objets, le mot n'a qu'un sens, ou deux, et il garde la sonorité prisonnière. Qu'on brise la forme où il s'est englué et de nouvelles relations apparaissent : la sonorité s'exalte, des secrets endormis surgissent, celui qui écoute est introduit dans un monde de vibrations qui suppose une participation physique, simultanée, à l'adhésion mentale. La poésie est un « silensophone », le poème, un lieu d'opération, le mot y est soumis à une série de mutations sonores, chacune de ses facettes libère la multiplicité des sens dont elles sont chargées. Je parcours aujourd'hui une étendue où le vacarme et le silence s'entrechoquent - centre choc -, où le poème prend la forme de l'onde qui l'a mis en marche. Mieux, le poème s'éclipse devant ses conséquences. En d'autres termes : je m'oralise. »
Ghérasim Luca, *Héros-Limite*

Dans son poème *Passionément*, il s'embarque dans une éprouvante divagation langagière : il entame la première syllabe - « pas » -, lui fait subir des variations qui se déploient sans relâche sur une étendue de huit pages, pour finalement parvenir à la déclaration finale : je t'aime passionnément.
Le langage déborde. Et le « bégaiement poétique » qui le caractérise l'engage – langage - vers une répétition acrobatique des mots qui transforme leur tournure, et opère un changement continuel de leur matière première.

| R é p é t i t i o n / C h a r l e s P é g u y |

Quand j'étais petite, je passais beaucoup de temps à jouer dans la boulangerie de mes parents. Un jour que j'observais derrière la vitrine les gâteaux disposés sur l'étalage, mon regard s'attarda sur un brownie. Ou bien pour combler mon ennui, ou bien par pur intérêt pour ce mot anglais, je me mis à le prononcer à voix haute. Brownie. L'opération se répéta, et, sans doute excitée par ce nouveau jeu, je m'amusais à le dire le plus de fois possible. Au bout d'un certain temps, une sensation étrange s'empara de moi. Plus je formulais ce mot, qui à l'origine m'était pourtant familier, plus il me devenait étranger. Je ne savais plus que voulait dire le mot « brownie ». C'est un des souvenirs précis de mon enfance dont la sensation me reste encore vive à ce jour.

J'ai poursuivi plus tard ces expériences en m'efforçant de dire en boucle et sans m'arrêter les textes que je devais apprendre pendant dix minutes. Une sorte de rituel qui faciliterait l'incorporation des mots. Je dis le texte et pendant ce temps, j'incite mon corps à toutes sortes de mouvements. Jusqu'au vertige de la répétition. Ce processus me semble proche des expériences mystiques,et me fait penser aux prières dont les mots s'égrènent au rythme du chapelet.

Lorsque j'ai découvert le texte sur lequel j'aimerais travailler, *Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc* de Charles Péguy, j'ai été prise une fois de plus d'une sorte de vertige. Au bas de la première page du livre, le personnage de Jeanne d'Arc amorce une prière. En tournant la page, ma surprise fut

énorme lorsque je constatai que ce début de prière se poursuivait en un bloc entassé sur deux autres pages. J'ai toujours été fascinée par les gens qui parlent beaucoup et sans arrêt. J'étais excitée à l'idée de découvrir comment une simple prière peut requérir autant de mots.

Et en abordant l'écriture de plus près, une explication se manifesta : les formules se répétaient régulièrement au fil des invocations prononcées. Ces dernières s'adressent d'abord à notre Père, puis sous la même forme à la vierge Marie, s'étendent à un important répertoire de saintes et de saints, pour se destiner de nouveau à notre Père, et ainsi de suite. Certaines expressions sont reprises à l'identique d'une phrase à une autre. Les mots se corrigent constamment comme par soucis d'exactitude.

« Chaque mot enfonce le précédent plus loin, et plus les mots s'accumulent, plus le premier s'enrichit. L'accumulation des mots des parenthèses, des redites, n'exhausse pas une formule ultime mais enracine de plus en plus puissamment l'origine. Ce qui importe demeure présent et donc est repris sans cesse pour ne pas passer. »
Bruno Latour, *Pourquoi Péguy se répète-t-il ?*

Bruno Latour, dont j'ai précédemment parlé, se questionne sur la façon de renverser les habitudes des mots. Il voit dans l'écriture de Charles Péguy une « machine de guerre inventée contre la ritournelle et le rabâchage ». C'est qu'il oppose le rabâchage - responsable du déliement des mots et de leur sens -, à la répétition, qui leur offre une nouvelle vie. Latour attribue à Péguy la tentative de chercher dans la répétition un effet de déshabitude : la continuité interrompue des mots permet de retrouver leur essence. Une tentative stimulante pour rendre la parole vivante et jubilatoire.

« Et tout cela se passait sous la clarté des cieux... »

| B I B L I O G R A P H I E |

| L i v r e s |

| P a r o r d r e d'a p p a r i t i o n |

Emmanuel Carrère, *L'Adversaire*, P.O.L, 2000 / Gallimard, 2003

Cioran, *Syllogismes de l'amertume*, Gallimard, 1952

Romain Gary, *La Promesse de l'aube*, Gallimard, 1973

Oliver Sacks, *L'Homme qui prenait sa femme pour un chapeau*, Points, 2014.

Roland Barthes, *Fragments d'un discours amoureux*, Seuil, 1977.

Belinda Cannone, *Le Sentiment d'imposture*, Calmann-Lévy, 2005

Alphonse Allais, *Par les bois du Djinn Parle et bois du gin*, Gallimard, 2005

Jacques de Voragine, *La Légende dorée*, Seuil, 1998

Bruno Latour, *Jubiler ou les tourments de la parole religieuse*

Angèle De Foligno, *Le Livre des visions et instructions*, Le seuil, 1991

Jean-Christophe Bailly, *Le versant animal*

Henry David Thoreau, *Walden ou La vie dans les bois*, Le mot et le reste, 2010

Ghérasim Luca, *Héros-Limite*, Gallimard, 2001

Charles Péguy, *Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*, FB Editions

| A u t r e s i n s p i r a t i o n s |

Soeur Emmanuelle, *Confessions d'une religieuse*, Flammarion, 2008.

Thérèse d'Avila, *Le Chemin de la perfection*, Seuil, 1961

Philippe Artières, *La Vie écrite, Thérèse de Lisieux*, Les belles lettres, 2011

Christian Jankowski, *Casting Jesus*, Taube, 2012

Eugen Herrigel, *Le Zen dans l'art chevaleresque du tir à l'arc*, Dervy, 1998

| S o u r c e s i n t e r n e t |

Vidéo de Christophe Rocancourt invité par Thierry Ardisson
https://www.youtube.com/watch?v=nhNmTphprPg

Vidéo de Sylvain Durif
https://www.youtube.com/watch?v=vK2oQdVPmD8

Vidéo d'Eddy Malou
https://www.youtube.com/watch?v=ULK2E_qxyAc

| Cités au début du chapitre *Saine Angèle Colas* : |

Témoignage de Soeur Hallel-Marie
https://www.youtube.com/watch?v=PC_7bnhFO9s

Témoignage de Soeur Marie-Agathe
https://www.youtube.com/watch?v=gynM4O5ZP-o&t=5s

Témoignage de Soeur Myriam
https://www.youtube.com/watch?v=TafE6sae82s

| F i l m s |

Albert Dupontel, *Bernie*, 1996

Alain Cavalier, *Thérèse*, 1986

Polo Sorrentino, *La Grande bellezza*, 2013

Carlo Carlei, *Padre Pio*, 2015

Robert Bresson, *Les Anges du péché*, 1943

Guillaume Nicloux, *La Religieuse*, 2013

Mel Gibson, *La Passion du Christ*, 2004

Martin Scorsese, *La Dernière tentation du Christ*, 1988

Pier Paolo Pasolini, *L'Evangile selon Saint Matthieu*, 1964

Pier Paolo Pasolini, *Théorème*, 1968

Felix Van Groeningen, *Alabama Monroe*, 2012